

L'alternative du paysage

Sébastien Marot

Certains paysagistes font depuis quelques années une contribution remarquable aux débats sur la gestion et la transformation des territoires contemporains¹. La profession n'est bien entendu pas nouvelle. Elle existe dans la plupart des pays, où elle peut revendiquer des traditions plus ou moins illustres, plus ou moins solides et plus ou moins ancrées. Malgré ces différences de cultures, d'une civilisation à l'autre ou seulement de pays à pays, le métier d'architecte-paysagiste est en gros identifiable partout, et l'on pourrait en proposer une histoire globale, liée à celle du jardin, de l'horticulture, liée aussi à celle des espaces publics (parcs urbains, plantations, espaces verts...), liée enfin à l'histoire de l'agriculture, des génies civil et militaire, de la cartographie, de l'urbanisme, etc.

Une telle histoire mettrait en évidence des périodes d'essor privilégiées au cours desquelles, à la faveur de circonstances politiques, culturelles ou techniques, cette profession a pris le devant de la scène, se transformant à son tour et augmentant le corpus des références qui constituent la culture des paysagistes d'aujourd'hui. Ce que nous voudrions tâcher d'éclairer ici, plus modestement, ce sont les circonstances particulières qui expliquent ce nouvel essor, et le renouveau de la pensée paysagère aujourd'hui.

Lorsqu'une discipline, un métier, un savoir ou une technique particulière sont tout à coup sollicités et interrogés, ce n'est pas toujours parce qu'ils permettent de répondre aux problèmes de l'époque, mais plutôt parce qu'ils se

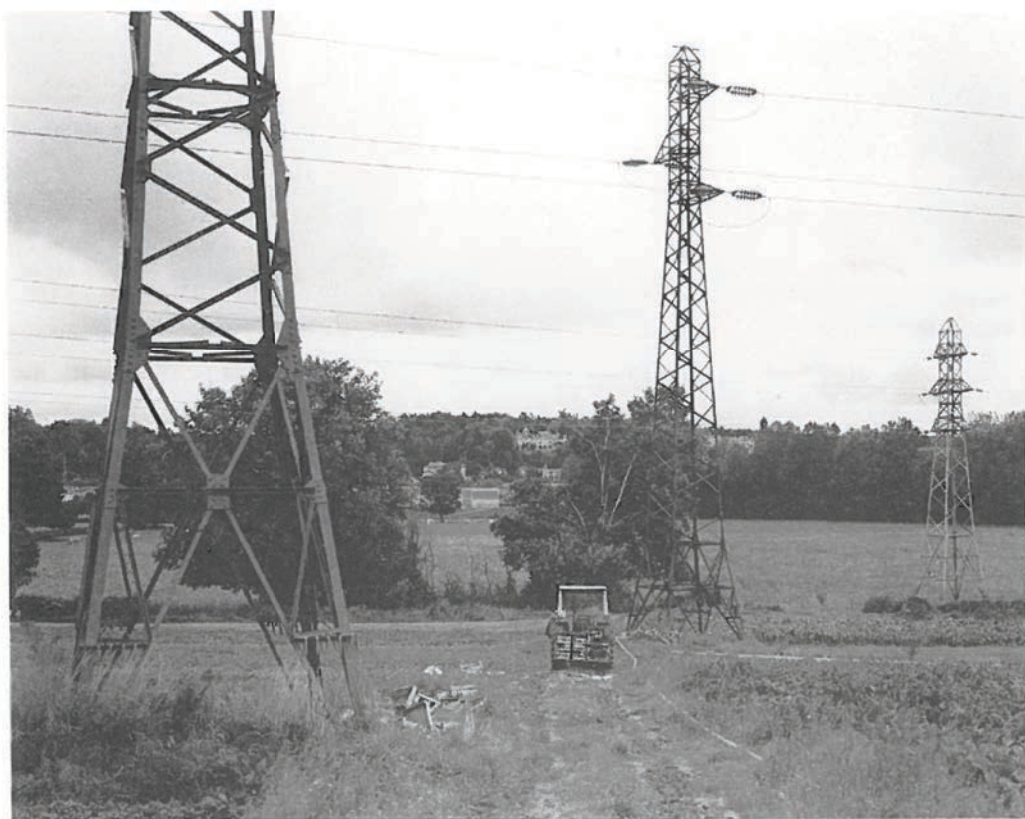
¹ Sébastien Marot a créé et anime depuis 1987 la Tribune d'histoire et d'actualité de la Société française des architectes.

montrent plus aptes, en vertu de leurs traditions propres, à formuler ces problèmes et à poser les questions dont l'époque a besoin. Parce qu'au fond, ce sont eux qui interrogent le présent et qu'ils l'aident à se représenter sa situation. C'est assez dire que les explications que nous entreprenons d'avancer ne touchent pas la qualité souvent discutable des projets eux-mêmes, mais visent plutôt à comprendre l'intérêt que prend notre époque au miroir que la culture paysagiste lui tend².

Le problème majeur auquel nos sociétés semblent confrontées en matière d'aménagement du territoire a pris, depuis un certain temps déjà, l'aspect d'une crise profonde, si profonde qu'il n'a pas été immédiatement possible de se la bien représenter. Cette crise est celle d'une distinction archaïque que nous avons accoutumé de tenir pour allant de soi, et qui structurait implicitement à nos yeux aussi bien le monde humain que le monde physique : la distinction entre ville et campagne. Nos cultures sont profondément marquées par ce couple alternatif : « côté cour/côté jardin », « rat des villes/rat des champs », comme si le monde avait toujours été compartimenté en deux grands domaines ou régimes : le monde rural et le monde urbain. Comme si notre histoire, jusqu'à présent, avait été faite en grande partie par le jeu de cette association / opposition, par l'équilibre entre ces deux pôles, ou par la domination alternative de tel ou tel. Que l'on y ait eu recours pour valoriser une harmonie, une « conspiration », ou pour mettre en évidence une concurrence ou une disproportion, ce modèle séculaire a tenu bon et est longtemps resté opératoire pour décrire non seulement la partition du territoire, mais aussi celle des mœurs, de l'esprit et du caractère. L'histoire politique et sociale était en gros une pièce à deux personnages. À l'épreuve de la confusion contemporaine, c'est ce modèle lui-même qui s'est effondré.

VILLE / CAMPAGNE : LA FIN D'UN COUPLE MODÈLE

— La campagne, d'abord, ne constitue plus un domaine positivement identifiable. Les forces et les structures économiques qui conformaient traditionnellement ce monde à ciel ouvert, l'agriculture au premier chef, ont été ou abandonnées ou bouleversées en profondeur. En passant au stade de la production de masse et de l'industrialisation, l'agriculture a massivement abandonné et effacé l'arsenal des techniques locales, complexes et diverses, qui configuraient les « provinces » et qui donnaient aux campagnes un visage auquel nous avons appris à les reconnaître. Cet arasement général a pris deux formes complémentaires : d'une part le simple abandon ou retour à la friche, d'autre part le nivellement issu des remembrements. Dans les deux cas, ce sont la hiérarchie, le vocabulaire complexe et ordonné, la diversité enfin des dispositifs locaux qui disparaissent : haies et bocages, chemins vicinaux, canaux et



déguée : Plaine de
1985,
id Depardon.

berges, mosaïques culturelles, associations savantes et dispositifs variés de l'*ager* et du *saltus*... Le résultat patent de ce bouleversement peut être décrit en termes de banalisation, d'appauvrissement et d'indifférenciation. Comme si l'évolution des techniques et des méthodes de production agricoles les rendait incapables de continuer à donner un visage à la campagne et à constituer par elles-mêmes des paysages. Comme si, au fond, l'agriculture moderne avait perdu son aptitude à s'appropriier localement la géographie et à la rendre lisible. Comme si, enfin, l'économie traditionnelle du monde rural ne savait plus constituer d'elle-même, en conspiration étroite avec la forme du territoire (collines, plaines, rivières, marais...), cette « seconde nature » où nous avons pris l'habitude d'aller nous « retrouver ».

Cet appauvrissement lié à l'évolution de l'agriculture n'est cependant que le premier volet de la crise de la campagne. Le territoire rural a également été colonisé sans préparation par des dispositifs et des pratiques liés à des économies qui n'ont pas, ou en tout cas pas encore, la même culture des lieux et de l'installation. L'appropriation touristique des sites naturels ou pittoresques, depuis plusieurs décennies déjà, a profondément modifié la configuration et l'économie de régions entières, dont l'espace et la géographie sont devenus des

produits de consommation. Il est pourtant rare que l'économie du tourisme parvienne à produire, valoriser et entretenir elle-même le paysage qu'elle consomme. Elle n'en est encore dans bien des cas qu'au stade de la prédation ou du piratage. Plus marquante, plus générale surtout, est la transformation de la campagne en espace de transit que sillonnent à visage découvert, dans une relative indifférence à la topographie, les multiples vecteurs et infrastructures des réseaux modernes : routes et autoroutes, voies ferrées, lignes à haute tension, etc. Une territorialité moderne s'est surimposée à l'ancienne, substituant ses échangeurs, ses « plates-formes multimodales », ses propres nœuds de distribution, aux anciens pôles que constituaient les bourgades. La puissance de cette nouvelle territorialité dans la transformation du paysage rural est rendue manifeste par son inconscience même, c'est-à-dire par son aveuglement pour ce qu'elle modifie, par sa tendance à devenir une scène autonome, la seule que semblent considérer les installations industrielles ou commerciales qui pullulent sur son cortège. Dans les trous plus ou moins vastes laissés par ce maillage, les pièces résiduelles du puzzle campagnard font enfin l'objet d'une défiguration tout aussi brutale et générale : les anciens pôles d'habitat rural, plus ou moins désaffectés à l'intérieur, sont progressivement auréolés de maisons individuelles ou de lotissements pavillonnaires, et pris parfois, à proximité des bassins d'emplois, dans de vastes nébuleuses résidentielles où la logique de leur implantation initiale et de leur rapport à la géographie est perdue. La dévalorisation consécutive à l'abandon agricole rend en effet la campagne incapable de résister à sa colonisation par les fonctions périphériques du monde urbain, des fonctions qui se montrent peu soucieuses d'hériter les dispositifs et structures légués par l'économie rurale ancienne.

Le mitage nébuleux : C
Midi, photo Jean-Louis



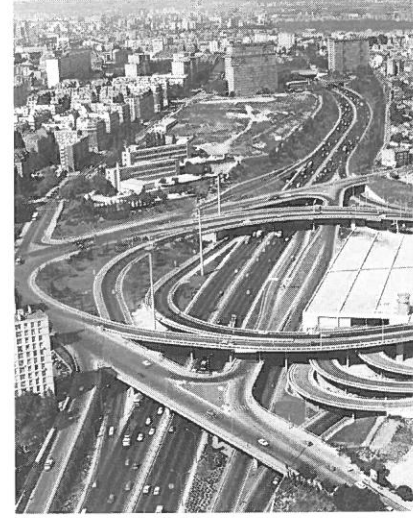
Aux vestiges abandonnés d'une culture locale se superposent les solutions standards de la viabilisation moderne.

Sous les effets conjugués de ces différentes logiques, la campagne n'est plus aisément reconnaissable ni si distinguable qu'avant du monde urbain et de la ville, laquelle, en se territorialisant, a perdu du même coup les limites et la densité qui la définissaient.

— La dilution, le desserrement ou la dilatation du monde urbain sont en effet le corrélat de la disparition du paysage rural. Depuis la démolition des enceintes qui matérialisaient les seuils des villes (en Europe continentale surtout), et sous la pression des logiques d'extension ou de satellisation, de communication ou de fluidification, la confusion n'a cessé de défaire la distinction qui réglait aussi bien l'appréhension de ce monde depuis l'extérieur que l'agencement visuel de sa scène intérieure. Les forces et les évolutions de l'économie de marché se sont comme acharnées à désorganiser ou déborder en tous sens les mêmes dispositifs que cette économie avait produits, entretenus et décorés pour être ses théâtres privilégiés. C'est peut-être se méprendre sur la signification du bouleversement territorial actuel que de se l'expliquer, ainsi qu'on le fait souvent, comme la victoire de la ville sur la campagne, comme l'installation hégémonique du monde urbain et de ses logiques. Dans la transformation qui s'accomplit, ce sont les deux pôles de la distinction qui se défont et s'effacent en même temps que leur équilibre, même s'il nous semble que c'est dans un cas plutôt par excès, et dans l'autre plutôt par défaut. Pas plus que l'agriculture ne maintient aujourd'hui la campagne, les économies modernes de la manufacture, de la distribution, de la consommation et de la culture ne tendent par elles-mêmes à la construction, à l'entretien et au développement de ce théâtre commun ou de cet ordre de visibilité en soi que la ville, *mutatis mutandis*, a longtemps constitué.

Pôle d'attraction des capitaux et des populations de l'exode rural, la ville s'est progressivement dissoute par agglomération, disparaissant derrière les couronnes successives où se juxtaposaient les fonctions et les classes sociales qu'elle ne se montrait plus capable d'assimiler. Concurrément, elle s'est aussi défaite de l'intérieur par desserrement : le « lieu du marché » devenant marché du lieu, l'espace urbain a été très largement investi et refaçonné par les personnes morales ou abstraites de l'entreprise et des institutions, et les responsabilités de sa fabrication sont passées aux mains de la « promotion » publique et privée. Une collection de programmes plus ou moins indépendants et concurrents tend à se substituer à la continuité de la forme urbaine et au vocabulaire classique de l'espace public (places, rues, boulevards, avenues, allées, promenades, mails, squares, parcs, quais, ponts, berges...) à travers lequel les villes avaient déployé leurs théâtres, en s'articulant chaque fois à l'histoire et

à la géographie du territoire. Cet arsenal de dispositifs et de solutions locales a été enfin nivelé et débordé par la logique de pur et simple raccordement imposée par des réseaux modernes de plus en plus indépendants, sur le plan technique, de la forme du territoire. L'aplatissement consécutif à la colonisation de l'espace urbain par les vecteurs de transports, ainsi que par leurs servitudes, leurs réserves (parkings, espaces de triage...) et leur signalétique abstraite, est sûrement le trait le plus caractéristique de la mutation du paysage urbain contemporain. En renforçant son maillage d'interconnexions, cette nouvelle territorialité réticulaire concurrence de plus en plus décidément la territorialité aréolaire dans laquelle la distinction aussi bien que l'articulation des deux mondes de la ville et de la campagne étaient tout simplement pensables³. En même temps qu'elle pallie aux conséquences de l'extension, de la diffusion et du desserrement de l'espace urbain, elle démultiplie ces phénomènes, encourageant la satellisation et l'essaimage généralisés.

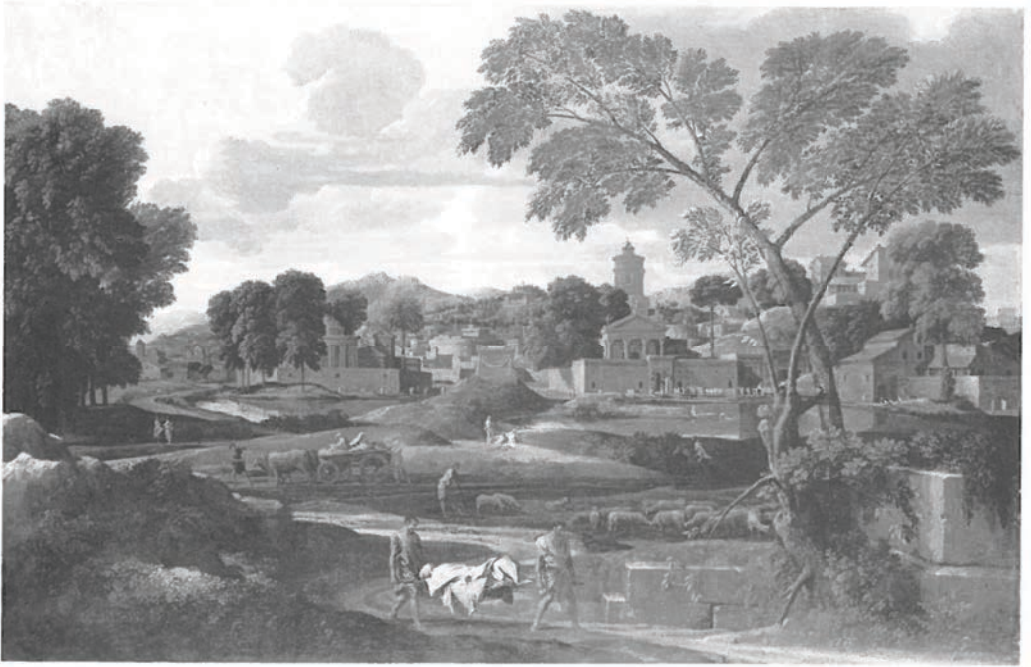


La ville modelée par les échangeurs de la porte de Bagnolet, 1972.

Aujourd'hui, si les villes héritées du passé restent parfois distinguables de leurs banlieues et du semis rural environnant, ce n'est bien souvent que grâce aux compromis relatifs consentis par ces réseaux modernes, et à l'opposition plus ou moins forte d'une économie culturelle elle-même régie par la logique promotionnelle : canalisation ou domestication des vecteurs, protection patrimoniale d'enclaves centrales destinées au tourisme urbain ou métropolitain.

DE LA BANLIEUE AU RURAL : VERS UN TIERS ÉTAT DU TERRITOIRE

Pour reconnaître à quel point l'idée de cet équilibre entre ville et campagne est inscrit dans notre imaginaire, et aussi combien la réalité contemporaine en est éloignée, considérons deux des plus fameux « paysages » de Nicolas Poussin, ceux qu'il peignit à Rome en 1648 pour illustrer les funérailles du général athénien Phocion, et le recueil de ses cendres par sa veuve. Les deux villes d'Athènes et de Mégare s'étagent à l'arrière-plan de ces tableaux, vues respectivement depuis l'espace ouvert de leurs campagnes faubouriennes. Dans ces deux paysages idéaux dont les compositions générales se répondent presque point par point, l'équilibre harmonieux entre la ville et ses environs rustiques est magnifié. Une route sinuant entre les reliefs et les éléments variés de ces abords articule chaque fois la cité à ses alentours campagnards que les façades des temples et monuments semblent considérer. La distinction entre les deux mondes est claire et néanmoins progressive. Si le monde plein de la ville, dominé par l'accumulation des structures architecturales, se détache du



urbain d'Athènes «vu»
 s Funérailles de
 ur toile, 1648.

monde ouvert de la campagne environnante, davantage défini par son sol et par le végétal, les vestiges de fondations anciennes affleurent dans cette assiette rurale tandis que des frondaisons s'épandent parmi les édifices urbains. La correspondance entre les deux mondes est encore renforcée par la nature du site qui semble assigner lui-même la place de chacun (les hauteurs pour la ville) ainsi que leur limite mitoyenne (un plan d'eau). Tout en entrant en perspective les unes avec les autres, les activités humaines se distribuent naturellement dans cette palette du paysage, révélant aussi, en fonction de l'heure du jour, des facettes différentes de la symbiose des deux mondes. Ce qui distingue les deux toiles de ce point de vue, ce n'est peut-être que le moment qui sépare la fin de la journée du début de la soirée. Les funérailles devant Athènes découvrent une campagne encore à ses diurnes travaux. Derrière les porteurs de la dépouille, tout à leur douloureux effort, tandis qu'un berger accoudé à son bâton pâit un troupeau de brebis, un messenger au galop aura bientôt dépassé un attelage de paysans. Plus près de la ville, des femmes lavent leur linge à l'eau du lac, à portée de voix des citoyens rassemblés pour une procession religieuse. Si quelques citoyens en avance ont déjà pris le chemin de leur promenade hors les murs, c'est encore la distinction des deux mondes qui prime dans ce premier volet. Devant Mégare au couchant, l'ombre des bosquets s'est allongée, protégeant des regards le secret recueil des cendres proscrites par la veuve du général et sa servante. Seul un homme qui s'était allé reposer dans le sous-bois voisin, et que la jeune femme aux



Le paysage suburbain d
Poussin : *Les Cendres d*
huile sur toile, 1648.

aguets vient d'apercevoir, a surpris la scène. Poète ? Curieux ? Visiteur ? Peut-être n'est-ce après tout qu'un satyre dont l'intérêt va d'abord aux appâts sculpturaux de la jolie Mégarienne. L'heure est ici aux choses badines, à la détente et au repos. Les hommes de la ville se sont répandus dans la clairière environnante, baignée par l'or du soleil déclinant. Personnage lisant, joueurs de flûte, tireurs à l'arc, baigneurs, badauds... les individus et les groupes parsèment sans se nuire cet espace libre et partagé, y déployant l'éventail des loisirs humains. Même les bêtes, comme le cheval que son palefrenier lave au pied de la ville, ont fini leur journée. Se contemplant mutuellement, la ville et la campagne, l'architecture et la nature, sont saisies à l'instant parfait de leur conspiration⁴.

On sait l'influence qu'exerceront ces paysages idéaux sur l'art du jardin, et en particulier sur les paysagistes anglais du XVIII^e, qui s'efforceront à leur manière, comme plus tard Cézanne dans sa peinture, de « faire du Poussin d'après nature »⁵. Ce qui ne peut manquer de nous frapper, c'est combien ces paysages canoniques dans notre imaginaire ont été recouverts par la réalité. À l'endroit idéal où le peintre invitait le spectateur à se placer, celui des banlieues, ni la ville ni la campagne ne sont aujourd'hui visibles. Là où le site semblait à la fois distinguer et accorder les diverses activités humaines, offrant à chacune sa place mesurée, là où mémoire et présent, nature et culture s'épousaient en un paysage commun, quelque chose d'autre s'est produit où il n'est plus si facile de s'orienter.



dominantes : Plaine de
1985,
J. Depardon.

En cet endroit limite, un « tiers monde » est né et s'est répandu, qui aujourd'hui sépare et entoure les vestiges des deux autres : la banlieue, dans son désordre comme dans tous les essais d'organisation qu'elle a juxtaposés puis absorbés, depuis la stricte périphérie des centres-villes jusqu'aux semis rurbains, la « banlieue stellaire⁶ » témoigne comme un écorché de toutes les forces ou logiques actives dans la production de l'espace contemporain. Elle montre à nu le monde que fabriquent nos sociétés et qu'il s'agit de réconcilier avec lui-même. Elle montre la part des choses, et leurs puissances respectives, à l'état brut. Elle témoigne aussi, par accumulation, par superposition, de tous les gestes qui ont façonné successivement ce territoire, des rêves et des visions qui ont tâché de l'organiser, ou à travers lesquels des issues, des solutions, des alternatives ont été cherchées à la disparition annoncée de l'équilibre ancien. Elle constitue donc un gigantesque laboratoire où sont simultanément présents les symptômes des logiques déclinantes (vestiges de tracés ou de dispositifs agricoles dans le parcellaire, friches industrielles, ferroviaires, portuaires...) et ceux des logiques dominantes (grandes infrastructures de transport, réserves de gros équipements périurbains, centres commerciaux, aires de parking, machines célibataires des bureaux banalisés et ateliers de

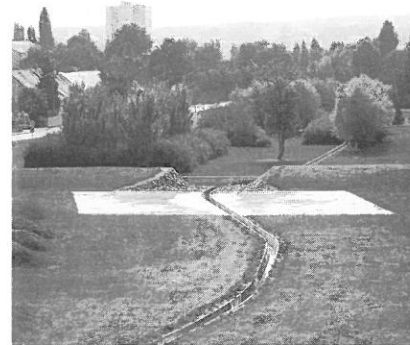
stockage, surenchère des panneaux publicitaires et de la signalétique routière, zones pavillonnaires standardisées...). On y trouve enfin, plus ou moins résistantes, les intentions inégalement comprises et entretenues de gestes organisateurs divers : voiries royales et parcs classiques, cités-jardins, ceintures vertes, parcs suburbains, grands ensembles, villes nouvelles ou satellites, bases de loisirs... Dans la cacophonie des voix qui s'y font entendre, du chuchotement au cri, la banlieue entremêle comme en un palimpseste des histoires multiples qu'il s'agit de dégager et de rendre simultanément lisibles grâce à des projets d'un genre nouveau qui les accorderaient mutuellement, ménageant le rythme et le ton de chacune.

DEUX FOIS HÉRITIERS

La « situation du territoire » que nous venons de proposer pourra paraître schématique. Disons que nous avons peut-être un peu forcé le trait⁷. Elle permet néanmoins de saisir la grande variété des problèmes qui sont de plus en plus souvent soumis aux paysagistes, le large éventail des situations dans lesquelles ils sont sollicités, ensuite de comprendre le sens global de leurs contributions si diverses. Elle nous donnera peut-être enfin quelques critères pour juger ou discuter de la pertinence de leurs projets.

La première chose à remarquer, c'est que leur culture propre place précisément les paysagistes au point d'articulation des deux mondes urbain et rural, et par conséquent au cœur de ce troisième monde des périphéries dont la domination sur les deux autres nous paraît si décisive aujourd'hui.

1 — Voir dans le paysage un espace public. Parce qu'elle puise ses prémisses dans la géographie, dans l'horticulture, dans la connaissance des sols et de la nature en général, la discipline du paysage est cousine de l'agriculture traditionnelle avec laquelle elle partage de nombreuses techniques (drainage et irrigation, plantations, terrassements, etc.). Aussi les paysagistes sont-ils identifiés comme les héritiers potentiels des paysans. On attend d'eux des idées, des stratégies et des projets susceptibles de relever l'agriculture dans sa mission de ménagement local, et capables de conserver à la campagne son ouverture et son visage tout en y acclimatant les nouveaux usages qui consomment aujourd'hui son espace. Les menaces de déshérence ou de spoliation qui pèsent lourdement sur le monde rural ont amené nos sociétés à comprendre que cet espace largement ouvert aux regards comme aux libres pas de l'homme était lié à une culture et que sa survie dépend de notre capacité à en hériter au travers de projets. Qu'ils étudient un « plan de paysage » pour une région entière, une vallée ou le cours d'une



Une grande infrastructure en parc : le bassin de rétention de la petite Gironde, Coulain-Debarre-Hannetel, pays

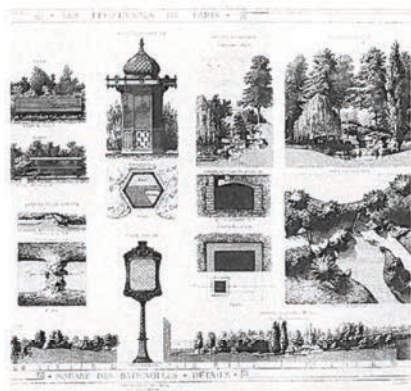
rivière, une stratégie de reconversion pour les friches agricoles d'une commune, l'aménagement d'une plage ou d'une base de loisirs, la réalisation d'un parc, la récupération de délaissés au profit des promeneurs ou l'intégration au site de grandes infrastructures, les paysagistes contemporains inscrivent leurs efforts dans ce mouvement de conscience qui voit peu à peu dans le paysage, c'est-à-dire dans le pays ouvert, une ressource nécessaire, une cause commune, bref un espace public à ménager.

2 — Projeter l'espace public comme paysage. Symétriquement, l'expression de « paysage urbain » est de plus en plus couramment utilisée, non seulement pour évoquer le paysage urbanisé

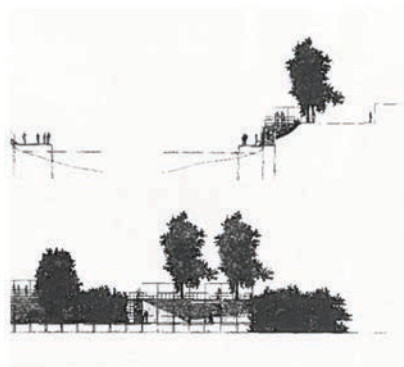
des faubourgs, qu'on voit par exemple représenté sur les toiles d'Edward Hopper, mais pour décrire les villes elles-mêmes, telles qu'elles se découvrent à ceux qui les parcourent. Comme si l'on se rendait compte à nouveau, après qu'il a été considérablement investi et bouleversé par des logiques monofonctionnelles, que l'espace ouvert et commun des villes ne constitue pas seulement une partie essentielle du monde urbain (le vide par rapport au plein des édifices), mais qu'il est aussi et surtout l'espace à partir duquel ce monde se déploie et se découvre (sa scène). Comme si la croissance urbaine, en brisant le contact avec un paysage rural environnant, amenait la ville à vouloir retrouver en elle-même son propre vis-à-vis. Cette tendance de plus en plus marquée aujourd'hui amène à valoriser l'espace public urbain comme un espace ouvert et libre, et à le projeter comme paysage. Le mouvement n'est

certes pas nouveau. Il renvoie à la tradition de l'art urbain et de « l'urbanisme végétal⁸ » (parcs, promenades, squares et jardins publics, trames vertes, etc.) dans laquelle les paysagistes et les ingénieurs horticoles ont, depuis la fin du siècle dernier, joué un rôle illustre, aussi bien dans l'Europe latine ou anglo-saxonne que dans le Nouveau Monde. Ainsi Alphand, Barillet-Deschamps et André à Paris, Olmsted à New York, Forestier à Barcelone, La Havane et Buenos Aires, Schumacher à Berlin ou Hambourg, Buysens à Bruxelles, etc. – pour ne rien dire ici de la fameuse tradition anglaise. Avec quelques différences selon les cultures, on assiste aujourd'hui à une renaissance de cette tradi-

tion, les paysagistes étant un peu partout appelés à jouer un rôle de scénographes de l'espace public. Comme si leur savoir-faire et leur culture les rendaient plus aptes que d'autres à développer ce point de vue alternatif. Un point de vue qui montre l'espace produit par la rencontre des bâtiments, des infrastructures, des objets et des « services » comme l'espace même d'un projet propre à révéler des « situations » locales et leur articulation, et à rendre ainsi



tion de « l'urbanisme
ils du square des
hand, *Les Promenades*



in des quais de la
92,
oky, paysagistes.

aux villes, en y organisant les rapports du sol, du ciel et des horizons, la mémoire et l'évidence de leurs sites.

Parce que leur culture fait d'eux les héritiers des paysans et des urbanistes, de l'agriculture et de l'art urbain, les paysagistes, on le voit, sont simultanément présents à la ville et à la campagne. Mais davantage que la somme de ces deux héritages ou de ces deux présences, c'est l'articulation dialectique des deux problématiques du paysage et de l'espace public qui rend si intéressantes leurs contributions théoriques et opérationnelles. La force des paysagistes est en effet de nourrir une culture commune de la ville et de la campagne qui amène d'une part à redécouvrir la ville comme un sédiment d'interprétations successives, comme un site, et d'autre part à considérer la campagne comme produite et entretenue historiquement, comme un artefact⁹.

LES « ENVIRONS » COMME PATRIE DU PAYSAGE

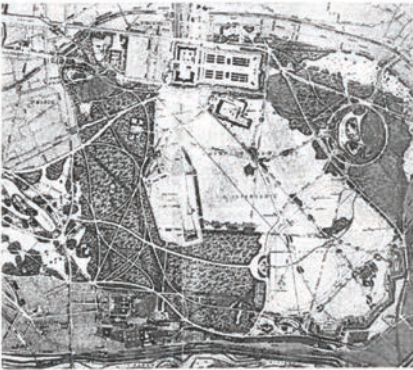
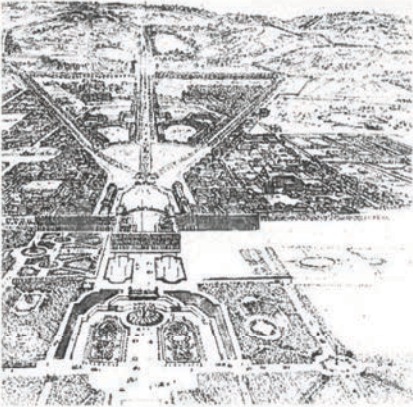
Il n'est donc pas étonnant que le nouveau discours paysagiste se soit constitué et développé sur ce domaine intermédiaire qui fut celui de l'articulation de l'ordre urbain et du pays ouvert, avant de devenir celui de leur superposition puis de cette confusion ou accumulation expansive où nous sommes tentés de reconnaître aujourd'hui une sorte de tiers état du territoire (un « *middle landscape*¹⁰ »). C'est en effet dans cet entre-deux, dans le champ de bataille des banlieues et des périphéries, produites et bouleversées par la logique de diffusion de la ville et de ses réseaux (et par leurs rejets), que la plupart des paysagistes contemporains ont fait leurs armes. Longtemps reléguée et cantonnée dans une intervention cosmétique sur les marges, les abords et les espaces intermédiaires entre les ouvrages (réhabilitation des grands ensembles, traitement des talus d'infrastructures et murs antibruit, préverdissement pour les opérations de lotissement, etc.), c'est sur le territoire du *ban* que la profession a peu à peu pris conscience des enjeux et forgé les outils d'une discipline appelée aujourd'hui à jouer un rôle prépondérant, non plus seulement cosmétique, on va le voir, mais volontiers « cosmique ».

Nous avons dit que les paysagistes sont loin d'être ici en pays inconnu. En fait, l'essentiel de leur culture professionnelle les rattache presque partout aux « environs » comme à la terre de naissance de leur métier. Pour commencer avec le cas français, assez paradigmatique, c'est avec la réalisation des jardins des grandes demeures seigneuriales ou « villas suburbaines » des environs de Paris que la profession acquiert ses « lettres de noblesse » au XVII^e siècle. Accompagnant, orchestrant la diffusion sur le pays d'un réseau de routes et de canaux, elle participe alors au grand projet moderne de conquête du territoire



Installer l'horticulture au cœur de la ville... : un jardin sériel du Citroën-Cévennes, Paris, 1987, Gilles Clément, paysagiste

...ou faire jardin de l'underground urbain : le jardin de bambou de la Villette, Paris, 1987, Alexandre Chemetoff, paysagiste



dont ces impressionnantes structures à ciel ouvert, les jardins classiques, devaient être et sont restées les symboles. L'exemple de Versailles – où le tracé radiant de la ville, qui répond à celui du jardin, est également dû à Le Nôtre – témoigne entre tous de la mise en perspective (entre *pars urbana* et *pars rustica*) dont les « campagnes environnantes » françaises furent alors le théâtre. On sait d'ailleurs ce que l'urbanisme de création ou d'extension doit à ces tracés et modèles, tels qu'ils furent développés par les paysagistes au siècle suivant : ainsi les plans de Washington (L'Enfant) ou de Saint-Petersbourg (Le Blond). D'une manière générale, les jardins, les parcs et les tracés paysagers ont très souvent précédé la ville dans les périphéries européennes, soit comme réalités, en prédéfinissant un site urbanisé ensuite (axes, terrassements, parcellaire), soit comme références, en fournissant alors des modèles au lotissement des faubourgs. Chaque style jardinier, à cet égard, a donné lieu à ses réinterprétations urbanistiques propres. Ainsi le style pittoresque développé d'abord en Angleterre au XVIII^e siècle a-t-il conduit aux lotissements paysagers du siècle suivant, si typiques aujourd'hui de nos banlieues résidentielles. Enfin, c'est toujours pour ces périphéries qu'ont été élaborés, depuis la fin du siècle dernier, les nouveaux dispositifs censés sauvegarder l'articulation de l'ordre urbain et du grand paysage, ou pallier à sa disparition : systèmes de parcs, *parkways*, ceintures vertes, cités-jardins, *volkspark*, espaces verts... Appelés à travailler aujourd'hui sur le territoire des banlieues, les paysagistes y trouvent donc accumulé, à titre de réalités, de modèles ou simplement de traces recouvertes et contredites, l'essentiel des expériences à travers lesquelles leur discipline s'est développée, l'essentiel des références qui constituent, en somme, leur culture professionnelle.

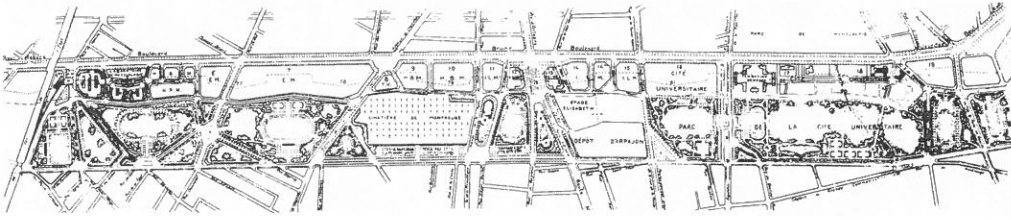
Dans ce contexte, la redécouverte de leur tradition par les paysagistes contemporains, même si elle en a parfois la couleur, ne

peut être rapportée au seul besoin de revendiquer une légitimité *a priori*. Elle témoigne plutôt de la volonté de formuler à nouveau les projets d'articulation véhiculés par cette histoire et dont les banlieues furent les laboratoires effectifs. Ni mimétique ni seulement conservatrice, la référence fréquente à Le Nôtre, par exemple, dans certains projets de restructuration suburbains, est souvent opératoire (livrée par l'analyse du site, constitutive du projet) et critique : elle est un autre regard que simplement formel ou fonctionnel et permet aux paysagistes d'en appeler à une autre culture de l'aménagement que celle

/ jardin : Vue depuis
Silvestre,
env.

cennes d'après Alphand.

-jardin du Plessis
près Sellier, Habitations à
u département



Ceintures vertes et « syst
parcs » : *avant-projet d'a
des fortifications, Paris, 1*
Louis Bonnier et Jean-Cla
Forestier.

des urbanistes ou des architectes. Elle est enfin significative, sinon de l'échelle des missions qui leurs sont confiées, au moins du sens global que les paysagistes entendent imprimer à leurs interventions : non plus certes celui de la conquête classique, mais bien celui d'une reconquête.

L'IDÉE DE RECONQUÊTE ET LE PRIMAT DU SITE

Nous touchons là au contexte idéologique général qui explique la faveur du concept de « paysage » aujourd'hui, ainsi que celle des initiatives qui s'en réclament. On peut en effet décrire l'expansion et la déstructuration accélérées des périphéries au cours des dernières décennies comme la traduction d'une surconquête du territoire. Comme si les moyens techniques de la conquête, en se multipliant et en se modernisant, s'étaient peu à peu substitués à ses fins. Comme si le territoire disparaissait toujours davantage sous l'accumulation des entreprises développées pour le domestiquer ou le viabiliser. L'idée de reconquête, dans ce contexte, indique tout à la fois une reprise et un renversement. Pour rendre du sens et de l'identité aux « pays » et aux localités, à la fois avec et contre les moyens techniques de la conquête, il s'agit de faire ressortir le site et de faire concourir les usages qui s'y déposent à l'expression de son visage. À la faveur de ce renversement, c'est le site (et non plus son équipement) qui devient « l'idée régulatrice » du projet.

On voit comment le point de vue du paysage se démarque sensiblement de celui de l'architecture et de l'aménagement. Aristote, naturaliste autant que logicien, s'interrogeant sur l'échec de Platon à faire adopter son modèle de république idéale, l'explique en suggérant que le maître de l'Académie avait peut-être, en l'occurrence, un peu trop « confondu rythme avec pas cadencé ». Les critiques et les interrogations soulevées par les paysagistes contemporains sur les modèles urbains développés par le milieu de l'architecture, ou sur les logiques induites de l'urbanisme réglementaire et des services techniques, participent assez de ce type de remises en cause. Ce qui est mis en question, c'est la conception même de l'urbanisme comme discipline en soi, comme corps de doctrines, de modèles ou de références applicables tels quels à des situations toutes différentes, nonobstant les compromis requis par la nécessité d'atterrir dans tel site ou contexte donné. Ce qui est critiqué, c'est le décalque du pro-

cessus urbanistique sur la logique de commande qui prévaut en architecture, où la précedence du programme sur le projet est généralement assumée, l'opération consistant dès lors à insérer un cahier des charges préalablement défini dans un site reconnu d'abord et surtout comme contenant abstrait, comme surface capable.

À ces habitudes d'aménagement qui reconduisent et augmentent la disjonction du territoire parce qu'elles l'ignorent ou, ce qui revient au même, parce qu'elles prétendent la résoudre *a priori*, le discours paysagiste oppose une discipline ouverte qui fait de l'exploration, de la reconnaissance, bref de la lecture du site, le préalable d'une stratégie de ménagement visant à le rendre lisible, c'est-à-dire à manifester et articuler les données physiques et culturelles, géographiques et historiques, qui prennent ou qui ont pris part à sa conformation particulière. Dans cette optique, on voit que la commande et ses intentions spécifiques ne sont que le prétexte d'un projet dont le site est à la fois le point de départ et l'horizon. Ce qui est en jeu dans cette inversion des priorités, c'est la reconquête d'un paysage : à travers des gestes de préparation, de réparation, de greffe ou d'acclimatation, la plupart des projets paysagers dans les tissus brouillés et déstructurés, quels que soient leur échelle et leur programme, marquent l'ambition non pas tant de s'intégrer (comme les projets d'architecture contextualistes) que, plus radicalement, de manifester le site¹¹. En domestiquant les forces indifférentes qui saturent l'espace public, en rendant au contraire leur mesure à des données géographiques refoulées (la vue d'un coteau, le profil d'un méandre, la fertilité d'un sol, la flore d'une rivière, la masse d'un couvert végétal...), en réinterprétant des tracés ou des ouvrages anciens (l'orientation d'un parcellaire, la courbe de niveau d'une enceinte ou d'une terrasse, l'emprise de voies ferrées désaffectées...), le projet

reconquête : *Le méandre*
t, Alexandre Chemetoff,
ysages, 1991.

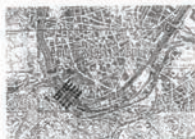
DE BILLANCOURT ET LE COTEAU DE MEUDON SPARENCE DE RIVE A RIVE ?

ons des usines RENAULT barrent le site en travers et isolent
s permettront de rétablir la relation entre la plaine de Boulogne
travers de l'île Seguin sans altérer son caractère unitaire
ées visuelles de rive à rive : conservation du pont existant,
isé "Pont de l'Industrie", création d'une "Passerelle des Sciences"
Pont de Sévres et mise en correspondance de la trame construite sur
de Billancourt. La création d'un espace mixte commun aux deux rives
ouvert dans le fil de la trame du plateau de Meudon depuis l'esplanade
lancourt jusqu'aux terrasses étagées sur le coteau de Meudon.

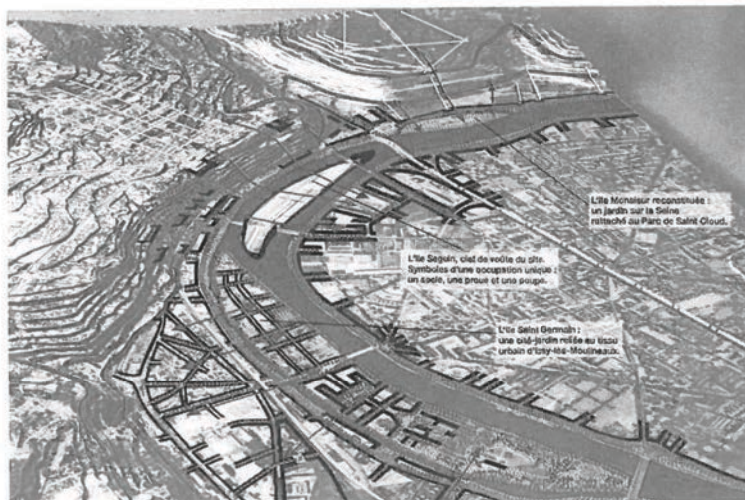
Agencer les usines RENAULT autour des berges de la Seine de la plaine.



Une passerelle, des ponts fixes, suspendus et un espace mixte commun à l'île et aux deux rives.



Quelle architecture pour l'île Seguin ?



s'attache à la restauration d'un socle commun et partagé : le paysage. En somme, le site, mixte de données géographiques et historiques, n'est pas un contexte dans lequel il s'agirait d'insérer un programme, fût-il d'espace public, mais constitue la matière même du projet : c'est presque en lui que le programme de l'intervention sur l'espace ouvert serait à déchiffrer¹².

LA LECTURE PAYSAGISTE

Cette position, on l'a dit, fait de la lecture¹³ du paysage une nécessité, presque une méthode pour un projet dont la vocation ou la fin est alors de « rendre lisible ». Beaucoup plus que l'architecture, mais d'avantage aussi que l'urbanisme dans la plupart de ses courants traditionnels, on voit que le « paysage » se présente comme une herméneutique. L'attitude paysagiste elle-même consiste essentiellement dans la reconnaissance d'un étant donné, de sens ou d'identités que le projet aura pour tâche de dégager, de mettre en évidence, de réussir, d'articuler ou d'infléchir. Au principe de l'intervention, et la légitimant, on trouve donc toujours cette étape de relevé, de reconnaissance, de critique ou d'« analyse inventive ». Le simple fait de cette articulation étroite et de cette dialectique complexe entre représentation du site et aménagement mérite d'être souligné comme significatif. Il renvoie à l'origine et à la tradition d'une discipline qui a toujours été singulièrement mêlée aux développements respectifs du relevé, de la peinture, des arts graphiques, du théâtre et de la scénographie. De même que le tracé des grands jardins classiques était lié aux progrès et aux ambitions de la cartographie, avec laquelle il partageait un certain nombre de techniques, de même le paysagiste contemporain se présente-t-il simultanément comme un maître d'œuvre particulier et comme un exégète (ou comme un conteur) du paysage.

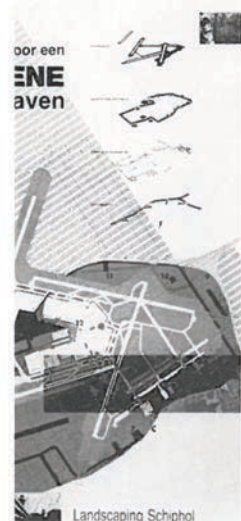
Un trait marquant de cette lecture est vraisemblablement la critique des représentations abstraites ou unilatérales qui découlent du recours privilégié aux cartes et aux plans ou à la seule figuration des objets construits : élévations de façades, etc. L'ambition de gagner une représentation à la fois plus sensible (plus « vraie ») et plus complète que les images produites par les techniques de l'urbanisme réglementaire conduit au mariage et à la multiplication des procédés : photomontages, croquis, panoramas, séquences de vues, détails, gravures, vues anciennes, références à des situations comparables, textes, le tout concourant notamment à une évaluation des effets produits par le site et par son aménagement (relief, orientation des espaces ouverts, enchaînement, configuration en fonction du jour, de la nuit, des saisons, présence d'un fleuve ou d'un horizon, impact d'une infrastructure, etc.).

Plus précisément, l'on peut peut-être relever quatre réflexes caractéristiques dont la revendication par les paysagistes signifierait une alternative à la

façon dont les architectes et une certaine tradition de l'urbanisme projettent couramment l'espace public.

— Le premier est celui de l'anamnèse : sans sous-estimer l'importance de l'analyse fonctionnelle ou des performances de programme (circuler, se promener, faire du sport...) telles qu'elles peuvent être formulées par la commande publique, la lecture paysagiste ne s'effectue pas en termes de « capacité ». Elle regarde le territoire et l'espace public comme une terre d'ancienne culture ou comme un palimpseste qui témoigne plus ou moins de tous les gestes qui, dans la mémoire, ont contribué à façonner ce paysage-là et pas un autre. Dans ces traces que le temps a superposées, qui se contredisent ou qui s'épaulent, elle déchiffre des intentions et des potentialités à ménager et transmettre. La lecture est un héritage et le projet un legs. Si elle n'est pas absolument propre aux paysagistes, cette attitude de respect et de continuité est néanmoins ancrée dans leur culture : d'une part le sol a une nature, on n'y plante pas n'importe quoi, et d'autre part ce que le jardinier y sème aura un destin après lui qu'il ne verra pas, ainsi la poussée de l'arbre et la forme des frondaisons. C'est dans cet esprit que Michel Corajoud utilise, contre les idéologies de la rupture ou de la table rase, l'image de la conversation : on n'y entre qu'à condition d'écouter ce qui s'est dit, et l'on n'y prend la parole que pour la rendre.

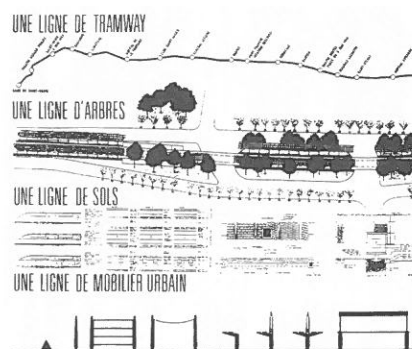
— Corrélât du premier, le second réflexe vise donc le paysage comme processus plutôt que comme produit, et conduit à faire du projet une stratégie ouverte. La lecture du site sait qu'elle ne peut à aucun moment l'épuiser ni en livrer « une image vraie ». Consciente d'être elle-même un processus en devenir, elle valorise dans le site les prises qu'il offre justement aux marquages du temps, du changement et de la vie : cycle des saisons et des climats, cycle de l'eau, alternance du jour et de la nuit, de la croissance et du déclin. En les rendant ainsi à la vie, elle s'efforce de donner à des espaces résiduels, délaissés ou refoulés, la capacité de rentrer dans le présent et dans l'histoire en accueillant ou en suscitant des usages encore imprévisibles. Parce qu'il procède d'une lecture du site comme organisme vivant, parce qu'il intègre nécessairement la question de son entretien futur, parce qu'il a enfin affaire à une pluralité d'usages et de pratiques qu'il ne maîtrise pas *a priori*, le projet de paysage a naturellement tendance à porter en lui-même la double condition du pluralisme (collaboration avec techniciens, architectes, artistes, jardiniers...) et de l'inachèvement : il sème des graines, des questions et des incitations plus qu'il ne bâtit des solutions. Cette conscience d'avoir à travailler avec le temps et avec les gens conduit aussi à la mise en scène, dans le projet, des différentes étapes de sa réalisation, ainsi que des gestes requis par son entretien ou son évolution. L'exposition du processus, rendant le projet plus compréhensible, facilite ainsi son appropriation et sa poursuite (voire son détournement).



ysage pour l'aéroport
sterdam, 1992,
West 8, paysagistes.

— Le troisième réflexe est celui d'une vision en épaisseur des espaces ouverts, et non plus seulement en plan. Il est évident que l'expérience des jardins, ne serait-ce que par les leçons du « parterre » et du « couvert », incite à une perception qualitative des différentes couches de l'espace public. Au lieu d'être lu comme un vide défini par des surfaces et une lumière, l'espace ouvert devient un biotope où le ciel et le sous-sol entrent dans des relations d'ordres multiples définies par la nature de chacun. Beaucoup plus riche et complexe, cette lecture conduit le projet à nourrir des intentions (fussent-elles minimales) sur toutes les strates qui entrent dans la composition du paysage : terrassements, jeux de niveaux, palette des sols, mise en scène de l'écoulement des eaux, intégration des édicules ou servitudes techniques (les « fabriques » modernes), conception du mobilier urbain, de la signalétique, enfin recours au végétal pour souligner, tamiser, ombrager, filtrer ou chatoyer. La reconnaissance fine des qualités et des éléments variés du milieu, ainsi que le travail sur l'épaisseur qu'elle permet, rendent possible l'intégration et l'articulation mutuelles d'usages ou de pratiques que la vision en plan et le zoning tendent naturellement à disjoindre et séparer.

— Enfin, le dernier réflexe sur lequel il y a lieu d'insister est une prédilection pour les limites, les abords, les environs, et d'une façon générale pour « l'espace prochain ». Habités au traitement des espaces extérieurs et de l'alentour des édifices, formés dans le contexte de la réhabilitation des espaces marginaux des périphéries (paysagement des infrastructures routières, des friches et des « non-lieux »), les paysagistes ont développé un savoir-faire sur les coutures, les transitions et les greffes, qui les conduit à privilégier les relations sur les objets. Plus qu'à la perfection des bâtiments, des équipements, des éléments ou des différents dispositifs qui « occupent » l'espace public, la qualité de ce dernier se marquerait à celle des relations ménagées entre eux : passages, séquences, relations visuelles, « captation calculée des alentours¹⁴ »... l'ensemble de ces articulations produisant une mise en scène du site lui-même. C'est peut-être cette « pensée relative » qui résume le mieux la leçon du paysage sur le territoire contemporain : une vision qui non seulement accorde une attention particulière aux entre-deux, aux transitions, mais qui invite à lire et projeter l'ensemble des espaces ouverts comme des espaces de relation¹⁵. La critique contenue dans ce point de vue n'est pas seulement développée contre une tendance « objective » ou réificatrice qui serait dominante chez les architectes, elle vise également la commande et les conditions de production de l'espace public.



Les lignes de paysages pour le tramway Bobigny-Saint-Denis, Alexandre Chemetoff, Bureau des paysages.

De fait, le paysage, défini par l'ensemble des éléments et des forces qui structurent ou qui se partagent un site et ses environs, est rarement produit et maîtrisé par une seule autorité, fût-elle publique. Il représente toujours un au-delà pour la commande particulière locale. Généralement irréductible aux limites ordinaires de souveraineté, il incite à la concertation et à la négociation externes (entre communes voisines, avec les instances départementales, régionales, nationales...), mais aussi à une coordination interne renforcée des différents services et acteurs qui entrent dans la fabrication de l'espace public (promenades et espaces verts, voirie, ouvrages d'art, service des eaux, mobilier urbain, etc.). Au nom de cette même pensée relative, le discours paysagiste est naturellement critique vis-à-vis de la découpe foncière, de la séparation des pouvoirs et de la « disjonction des intérêts », rendues responsables de la dislocation du territoire et de son illisibilité. Aussi sa stratégie consiste-t-elle volontiers à remettre en cause la commande elle-même, à répondre à côté ou au-delà, et plus généralement à déborder les limites de la consultation pour situer ailleurs ses véritables enjeux¹⁶. Derrière ces déplacements, ce sont les domaines réservés et le fonctionnement autarcique des services administratifs et techniques qui sont contestés. Amener la commande à regarder l'espace public comme paysage, c'est la conduire à reconsidérer son fonctionnement pour surmonter la logique de séparation qui la structure et dégager des ambitions relatives qui soient partageables par tous les acteurs qui entrent dans la transformation et la gestion du territoire concerné.

La lecture paysagiste se présente donc naturellement comme une alternative (ou comme un correctif) aux lectures partielles qui découlent de la sectorisation de la commande. Dans un contexte politique assez général où les localités sont partout soucieuses de retrouver une légitimité qui ne se réduise pas à leur position abstraite dans les réseaux de l'équipement, et où l'on s'avise de rechercher un consensus dans la forme sensible du paysage, cette offre de lecture ou de diagnostic global amène de plus en plus souvent les paysagistes à se voir confier des rôles d'inspirateurs ou de coordinateurs sur des sites à grande échelle.

AUX INNOCENTS LES MAINS PLEINES ?

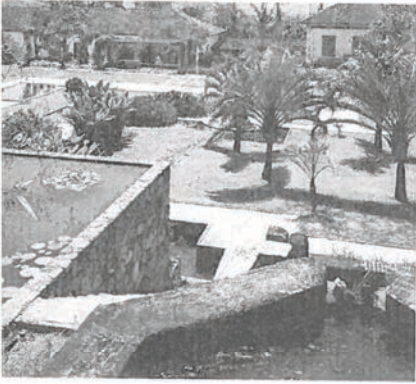
Dans un article récent¹⁷, Jacques Lucan, s'interrogeant sur cette présence de plus en plus forte des paysagistes sur la scène urbaine et territoriale, l'expliquait par la virginité des nouveaux venus. Absente ou marginale dans l'histoire de l'urbanisme depuis une cinquantaine d'années, la profession, ironisait-il, serait innocente des crimes, errements ou saccages qu'une opinion assez générale impute volontiers aux politiques, urbanistes et architectes de ces décennies. Avec les paysagistes, au moins, on aurait affaire à des gens qui n'ont pas

collaboré, qui ne se sont pas trompés. De cette « main verte » qui ne s'est pas salie, qui n'a pas trempé dans les doctrines incriminées, on attendrait donc confusément une rédemption de l'espace public moderne, une rédemption douce, affectueuse, une médication empiriste (qui de surcroît ne coûte pas cher) sans remèdes généraux ni brutaux, une rédemption par le vide.

L'effet de cet article était de laisser entendre que les paysagistes n'étaient peut-être pas tant porteurs d'une vision alternative qu'ils ne bénéficiaient du discrédit où ont pu tomber les acteurs et les doctrines du passé urbanistique récent. Dans « l'ère du vide » où nous sommes entrés, où l'autosatisfaction s'appelle modestie et où les politiques rivalisent dans l'art de « rien promettre », l'innocence des paysagistes leur tiendrait lieu de discours. Notre critique, un rien paternel, invitait donc les jardiniers du territoire à sortir de cette confortable réserve et à ne pas se défilier devant la nécessité d'exprimer clairement leur « projet urbain ».

S'il met effectivement le doigt sur l'une des raisons qui expliquent la faveur dont jouit une profession auprès de la commande, ce point de vue nous paraît superficiel lorsqu'il affecte de réduire le sens des projets à l'exploitation de cette mauvaise raison. C'est justement la tâche de la critique que de dégager « clairement », au contact des projets, ce qu'ils peuvent contenir d'idées et d'ambitions fortes quant au ménagement du territoire contemporain. Et à cet égard, il se pourrait que la grande richesse des contributions paysagères tienne précisément à leur refus, non pas innocent mais explicite et salutaire, de se présenter comme des « projets urbains ». Le concept de ville a en effet été tellement manipulé, tellement chargé de significations diverses et contradictoires au cours de ce siècle, on a dit et fait tant de choses en son nom, qu'il mériterait bien un peu de repos. Il n'y a rien à tirer des concepts que l'on a épuisés.

Examinons donc un peu cet argument de l'innocence. Il est certain que l'essor actuel des paysagistes est d'autant plus frappant qu'il succède à une longue période de silence ou de relative discrétion au cours de laquelle leur discipline s'est trouvée comme reléguée dans les marges d'une pratique et d'une théorie dominées par le modèle ou par les utopies de la ville, c'est-à-dire par une idée-programme dont les débats sur la « forme urbaine » sont le dernier surgeon. À quelques exceptions près, il faut bien constater que la période qui va des années trente au début des années quatre-vingt est une période creuse, presque une parenthèse, dans l'histoire du jardin. Après la génération des grands paysagistes de l'espace public urbain, qui va des Barillet-Deschamps, Lenné, Paxton ou Olmsted jusqu'à des figures comme celles d'André ou de Forestier, et qui a joué un rôle capital dans la constitution de l'art urbain et de l'urbanisme, l'Europe et les États-Unis entrent, de ce point de vue, dans une longue époque de répétition et d'épuisement qui se



m Grande, Brésil,
Marx, paysagiste.

recupérée : Byxbee
California, 1989,
ociates, paysagistes.

traduit rapidement par la marginalisation que nous avons dite. Dans sa logique fonctionnaliste, dans son ambition de repenser la ville et l'architecture « depuis l'intérieur vers l'extérieur », et si l'on excepte quelques réalisations privées, le Mouvement moderne échoue à ouvrir sur « un nouveau concept de jardin »¹⁸. Ou plutôt, il n'y parvient qu'ailleurs, au contact de territoires et de natures absolument autres, comme par exemple dans les réalisations du Brésilien Roberto Burle Marx, ce « Santos Dumont du paysage » qui renouvelle totalement les modèles européens en commençant par s'en émanciper et qui joue ainsi, selon Michel Racine¹⁹, le rôle de « chaînon manquant » dans une histoire en panne. Les différentes logiques d'aménagement urbain et d'équipement du territoire qui se succèdent un peu partout après la Deuxième Guerre mondiale confirment cet appauvrissement que résume à elle seule la notion « d'espace vert ». Un appauvrissement tel que les artistes américains du *Land Art*, découvrant tout à coup dans le grand paysage, et en particulier dans celui des carrières et friches industrielles, un prolongement à l'espace de la galerie ou du musée, ne se sentiront aucune affinité *a priori* avec une pratique à leurs yeux totalement « out ».

Par leurs réalisations (souvent minimalistes) et leurs questionnements, mais aussi par leur intérêt pour les délaissés du paysage, ces artistes, en revanche, n'ont pas été sans exercer une certaine influence sur le renouveau et sur l'élargissement du discours paysager²⁰.

Il ne faudrait pourtant pas se méprendre. Si la discipline du paysage a peu produit de chefs-d'œuvre durant cette longue période, elle n'est restée ni inactive ni innocente pour autant²¹. Reléguée au second plan des projets sur la ville et sur le territoire, elle a fait l'expérience de l'arrière-pays, celui dont on s'avise aujourd'hui. Marginalisée dans l'urbanisme, elle a exploré ses limites, ainsi que les confins et les entre-deux du territoire. Considérée comme une pratique d'accompagnement, elle a appris à prendre les trains en marche, à rattraper les coups partis, et tous les gestes infirmiers de la greffe, de la couture, de la réparation. Quand on a tenu tout ce temps l'hôpital de campagne de l'urbanisation moderne, on a des choses à dire sur l'état du pays. Sur le champ de bataille des banlieues et des périphéries, où elle s'est patiemment familiarisée avec toutes les langues qui s'y parlent, avec toutes les logiques qui se le disputent, avec toutes les stratégies qui s'y sont superposées, la pratique paysagiste semble être une des seules disciplines de projet qui soit encore capable de s'orienter, encore capable de discerner et de lire, là où d'autres ne voient que chaos, des sites et des situations²².

S'agit-il d'une illusion ? D'un rêve nostalgique ? Les territoires contemporains et leurs transformations, à la ville comme aux champs, laissent en tout cas les pratiques urbanistiques traditionnelles bien désemparées. Les « modèles urbains » ne permettent bien souvent ni de comprendre la réalité de l'urbanisation ni de la maîtriser, si tant est qu'on le puisse. Par rapport à ces modèles, le ménagement de l'espace en gestation réclame à la fois un élargissement de perspective, pour sortir du cocon théorique de « la ville » et embrasser le territoire dans son ensemble (avec ce qu'il est convenu d'appeler « la nature »), et une interprétation plus fine des situations locales et de leurs particularités négligées. Comme nous avons essayé de le montrer ici, c'est précisément ce double geste qui sous-tend le concept de paysage aujourd'hui, et qui explique par conséquent son importance croissante dans le débat territorial. Quelles que soient leur qualité ou leur réussite, les jardins et les parcs contemporains, dans leur diversité, sont les pépinières, les laboratoires ouverts d'expériences nouvelles sur l'acclimatation locale de « l'ordre urbain » et du « grand paysage ». Plutôt que de s'agacer *a priori* de leur prétendue fausse modestie, ou de réclamer des paysagistes qu'ils s'expriment dans la rhétorique convenue du « projet urbain », la critique ferait donc bien de s'ouvrir elle-même plus innocemment à ces expériences. Elle gagnerait peut-être à cet exercice une meilleure compréhension de ses propres enjeux, et l'opportunité de devenir enfin ce que l'on attend qu'elle soit : une critique des situations.

HISTOIRE ET PAYSAGE : LES TRADITIONS DU SUBURBANISME

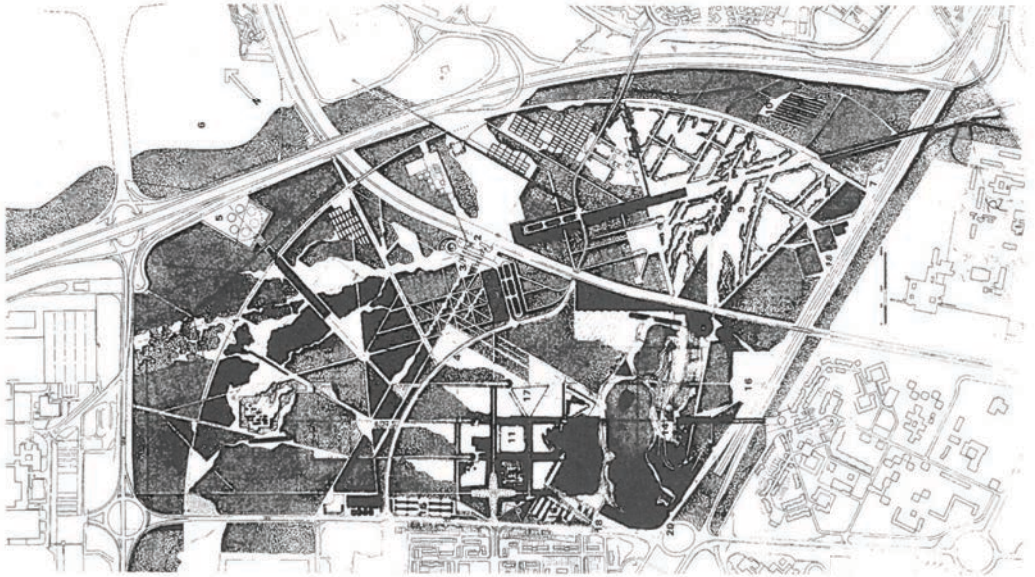
Notre propos n'est évidemment pas d'engager ici une polémique sur le rôle de la critique, mais plutôt de dépasser ce point de vue superficiel qui attribue l'actuel succès d'estime de la mode paysagère à l'innocence de ses propagandistes. Nous pensons tout au contraire que la faveur dont commence à jouir cette profession est le symptôme d'un mouvement de fond qui la dépasse largement, que quelques spécialistes de l'histoire et de la géographie urbaine ont anticipé par leurs recherches, et dont certains paysagistes sont seulement, aujourd'hui, parmi les acteurs les plus conscients, les plus avisés et surtout les mieux préparés.

Ces paysagistes-là sont aussi peu innocents face aux enjeux contemporains de la fabrique urbaine et du ménagement territorial, que la banlieue et les « environs », identifiés ici comme la terre de naissance de leur culture professionnelle, ne sont des « phénomènes récents ». Contrairement à une idée beaucoup trop reçue – jusque chez ceux qui se sont fait les champions d'un rééquilibrage de l'attention, des investissements et des initiatives urbanistiques ou architecturales au profit des périphéries urbaines –, la *suburbia* est dans l'histoire du territoire un moment aussi ancien que l'*urbs* elle-même. Son



Le parc de Villeneuve, G
Michel Corajoud, paysagiste

épaisseur et sa richesse historiques ne le cèdent en rien à celles de la ville-centre, ce que nous avons essayé de montrer en recensant plus haut quelques unes des expériences originales d'aménagement dont elle a été le laboratoire, et qui ont organisé ou stratifié progressivement son espace avant d'être souvent absorbées et oblitérées par les logiques massives de la suburbanisation moderne.



y Sausset, Villepinte,
d, paysagiste.

Ce que les phénomènes de cette suburbanisation ont recouverts et que certains historiens et paysagistes reconnaissent ou redécouvrent aujourd'hui, chacun à leur manière, c'est donc une certaine tradition de l'aménagement, que nous proposerons de désigner par la notion de « suburbanisme »²³, et dont toutes ces expériences ont été les moments : *pomerium*, centuriation, *villae suburbanae* romaines ou Renaissance, *campo santo*, jardins d'agrément, dispositifs « hors les murs », parcellaires et tracés faubouriens, parcs classiques ou pittoresques, lotissements paysagers, parcs suburbains et « promenades », boulevards périphériques, cités-jardins, *volkspark*, ceintures vertes, *parkways*... en somme : une autre aventure de l'aménagement que celle de l'urbanisme intra-muros et des modèles d'insertion ou d'inscription de la ville-centre ; ou plutôt : une aventure parallèle et réciproque dont la richesse propre mais aussi l'influence en retour sur la scénographie de l'espace public urbain méritent, aujourd'hui plus que jamais, d'être explorées et reconnues.

Ce mouvement de fond et cette aventure en marche dont nous avons essayé de dégager la signification pour nous au travers du « déplacement » opéré par quelques paysagistes contemporains, certains historiens ou théoriciens de la ville et du territoire en avaient bien perçu l'importance au cours même de la

période de relégation moderne. Ainsi par exemple Gaston Bardet lorsqu'il suggérait en 1951, dans *Naissance et méconnaissance de l'urbanisme*, que la leçon de Le Nôtre sur les tracés se serait au fond peu à peu perdue, tandis que celle de Mansart s'imposait. Ainsi surtout Lewis Mumford dans plusieurs textes mémorables, et en particulier dans un grand chapitre de *La Cité à travers l'histoire*, dont le titre résume à lui seul l'ambition prospective : « De la banlieue à la cité future »²⁴. Car enfin n'est-ce pas là le champ que notre génération doit aujourd'hui labourer ? Au delà de l'opposition tranchée entre modèle latin et modèle anglo-saxon, ne faut-il pas se demander dans quelle mesure le point de vue qui montre dans l'urbanisation un mouvement qui va de la ville vers la campagne ne doit pas être articulé à un regard inverse qui révélerait ce que les grands dispositifs de l'histoire de l'urbanisme (d'aération, de desserrement, de scénographie de l'espace public) doivent aux expériences des traditions suburbanistes ?

C'est à cette fructueuse inversion de la perspective que nous invite avant tout l'anamnèse inventive des projets ou des études de paysage. Une perspective qui ne voit pas dans la *suburbia* une « sous-ville » ni une « arrière-ville » à soigner par des injections d'urbanité, mais davantage une « anté-cité » où la civilité, faisant retour sur elle-même, se projetterait à la fois dans son futur et dans son passé, refaisant l'expérience de sa fondation, et où la ville renouvellerait les dispositifs scénographiques de son théâtre en réfléchissant son articulation à la nature et aux aménagements hérités de la ruralité. Plutôt l'assiette enfin, le socle urbain, le théâtre d'une expérimentation sur l'espace public ouvert où le site et la situation (le relief, la nature du sol, l'orientation, le climat, le couvert végétal, le « fond », combinaison d'histoire et de géographie) constitueraient l'idée régulatrice de nouveaux programmes et de nouveaux projets. Une autre idée de l'urbanisme en somme, dans laquelle les rapports entre architecture et environnement seraient inversés, et qui serait davantage inspirée par les gestes de la fondation que par ceux de l'édification. Une invite à relire l'histoire de la discipline et à explorer ses traditions locales.

S. M.



Le parc du Sausset aujourd'hui

NOTES

1. Écrite à l'occasion d'une commande du Plan construction et architecture dans le cadre d'un appel de recherches sur l'Architecture des espaces publics modernes, une première version de ce texte, intitulée « Notes sur l'espace public comme paysage », est parue en décembre 1993 dans un numéro de la revue *Cité-Projets*, puis en traduction dans la revue néerlandaise *Archis* (mai 1994). Cette première réflexion, centrée sur la situation française, a été ensuite refondue et développée pour ouvrir le catalogue d'une exposition présentée en mars 1995 à Anvers (*Het Landschap / The Landscape*, centre de Singel) et consacrée à 4 pratiques paysagistes contemporaines en Europe et aux États-Unis : West 8/Adriaan Gueuze (Hollande), Michel Desvignes et Christine Dalnoky (France), Torres/Lapeña (Espagne) et Hargreaves Associates (USA). C'est cette version élargie que nous rapatrions et présentons ici, légèrement augmentée.
2. Autrement dit, c'est l'émergence d'un programme confusément partagé que nous voudrions nous attacher à situer, comprendre et justifier. Nous efforçant de dégager ainsi ce que la pratique et les propos de ces paysagistes peuvent contenir de pensée alternative sur le territoire contemporain et son aménagement, nous laissons ici de côté la question de savoir jusqu'où ce programme théorique guide effectivement le travail de ceux qui s'en réclament. C'est évidemment ce que l'on en fait qui décide si ce que l'on dit ou pense est un credo ou n'est qu'un alibi. Quant à nous, on l'aura compris, nous nous cantonnons ici dans les strictes limites de l'apologie.
3. La distinction entre territorialités aréolaire et réticulaire est développée par Gabriel Dupuy dans *L'Urbanisme des réseaux* (Armand Colin, 1991). Nous avons récemment tâché d'en rendre compte dans une recension critique de ce livre (« Les urbanistes sont-ils des ploucs ? », *Pages-Paysages* n° 5, 1994-1995). Pour une analyse de l'influence des réseaux sur les transformations de l'espace urbain centrée sur le cas parisien, nous renvoyons le lecteur à l'article de Marc Desportes : « Liaisons, nœuds et déliaisons : la ville modelée par les transports » (*Le Débat* n° 80, mai-août 1994, numéro consacré au « Nouveau Paris »).
4. C'est aussi cette « conspiration » (au sens hippocratique), ou cet équilibre achevé, que les deux tableaux, aux yeux d'Alain Mérot, réussissent précisément, symbolisant ainsi une période dans l'œuvre du peintre : « Plus tard la profusion du monde sauvage viendra envahir l'ordonnance civilisée. Mais dans les deux épisodes de Phocion, ville et campagne s'ouvrent l'une à l'autre, comme dans la Rome du XVII^e siècle. » (*Poussin*, Hazan, 1990, p. 156).
5. Les influences réciproques de la peinture et de l'art du jardin (*ut pictura hortus*), laboratoire d'une dialectique récurrente entre représentation et aménagement, ont fait l'objet d'une abondante littérature dont rend compte la somme foisonnante des contributions réunies par Monique Mosser et Georges Teyssot dans *L'Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours (L'Architettura dei giardini d'Occidente dal Rinascimento al Novecento)*, Electa, 1990 ; Flammarion, 1991). Sur l'épisode que nous évoquons ici, on lira avec intérêt la contribution de John Dixon Hunt, centrée sur la figure, les dessins et les réalisations de William Kent (pp. 227-237, « *Ut pictura poesis* » : jardins et pittoresque en Angleterre, 1710-1750 ». Dans le même ouvrage, Marianne Roland-Michel aborde pour le dix-huitième siècle français la double problématique du jardin mis en scène et du jardin scénique, notamment à partir des œuvres de Watteau, Boucher, Lajoüe, Oudry et Pierre-Adrien Pâris (pp. 239-247, « Entre scène et jardin ») : « Promeneur et spectateur sont finalement réunis dans un commun *topos*. Pris au piège d'une illusion soigneusement créée et entretenue, ils s'abandonnent à cette particulière délectation, but ultime du jardin et du théâtre ».
6. « Banlieue stellaire » – C'est sous ce titre qu'un écrivain de notre génération a donné, en deux belles pages, un saisissant compte rendu du voyage intergalactique que représente, en voiture, la sortie d'une ville contemporaine et la traversée de « l'ex-campagne » : «...La plupart d'entre les pléiades de quartiers semblent des vestiges d'architectures qui se sont formées il y a plus de dix milliards d'années, alors que la jeune banlieue était pratiquement sphérique et ne s'était pas encore effondrée pour prendre l'aspect aplati que nous lui connaissons aujourd'hui. Quelques lotissements, des habitats plus jeunes, éjectés du plan de la zone urbaine à la suite d'étranges rencontres, évoluent parmi leurs aînés ainsi que des poissons

tropicaux qui auraient déserté leurs domaines. [...] monumental enchevêtrement qui s'étire jusqu'à l'horizon [...] Çà et là, des tours délabrées se dressent au dessus du fatras sidérant, masses de gaz et de poussières rares chassées du plan de la ville à la suite de collisions d'HLM et d'explosions de ponts d'autoroutes spiraux. [...] Les constellations de pancartes filantes grossissent lentement dans le pare-brise » (Marc-Édouard Nabe, « Banlieue stellaire », *Zigzags*, Barrault, 1986).

7. Cf. néanmoins le bilan que dressait Lewis Mumford en 1960 dans le très fort article « Landscape and Townscape », paru dans la revue *Landscape* en 1960, réédité dans *The Highway and the City* (Secker and Warburg, Londres, 1964), et traduit presque *in extenso* par Françoise Choay dans *L'Urbanisme, utopies et réalités* (Seuil, 1965) ; se fondant sur une description globale de la situation des paysages ruraux et urbains, Mumford expose les enjeux et principes d'une politique du paysage et de l'espace public qui rend des points à tout ce que nous pouvons lire de plus éclairé aujourd'hui sur la question.

8. Caroline Stefulesco, *L'Urbanisme végétal*, Institut pour le développement forestier, Paris, 1993.

9. Tout en reconnaissant ce que le renouveau de la commande paysagère doit aujourd'hui aux préoccupations écologiques ambiantes, il faut bien voir à cet égard que la provenance et la discipline des paysagistes les mettent assez généralement en porte à faux par rapport à la vision de la nature comme pur étant donné qui conduit un certain écologisme basique à camper sur des positions de stricte conservation.

10. Nous empruntons l'expression au livre de Peter G. Rowe sur les périphéries américaines : *Making a Middle Landscape* (MIT, 1991). Cf p. 1 : « In short, "urbs et rus" gave way to "sub-urbs in rure". »

11. Reprenant à son compte une classification élaborée par le *land-artist* Robert Irwin pour décrire les différentes relations possibles entre œuvre et site, le paysagiste californien Georges Hargreaves est on ne peut plus clair sur ce point : « There were four levels defined by Robert Irwin. The first level is "site-dominant", and an example of that would be a piece of sculpture that can be any place : roving from gallery to plaza to museum to private residence. The second level is "site-adjusted", and that might be where a designer has a certain way of handling forms and adjusts the way the forms fit to a site. The third level is "site-specific", where what you do is in and of that site and it cannot be removed – it cannot be put someplace else. The fourth level, "site-generated", is where the site generates the parameter of the subject of the piece. Works that I'm interested in are the ones that deal with "site-specific" and "site-generated" and then the things that are in between », (Georges Hargreaves, dans une interview donnée en novembre 1987).

12. Un exemple limite, en région parisienne, est la redécouverte du ruisseau de la Bièvre par Alexandre Chemetoff, entreprise que le paysagiste poursuit opiniâtrément à l'occasion de commandes totalement différentes mais toutes situées dans la vallée, comme s'il se commandait à lui-même, au travers d'opérations ponctuelles, la réinvention progressive de cet élément de paysage qui n'existe plus aujourd'hui qu'à l'état d'égout aveugle. Le site devient ici non plus seulement la matière d'un projet de paysage, mais le fil conducteur d'une pratique professionnelle, au point qu'Alexandre Chemetoff a fait de l'installation de sa propre agence sur le parcours de la rivière un moment particulièrement symbolique de cette ambitieuse entreprise. Dans toutes les situations où il parvient à faire de la révélation du site à lui-même une dimension essentielle de la ou des interventions, le paysagiste fait du projet sur l'espace public ce qu'Alexandre Chemetoff appelle un projet de fondation.

13. L'usage de ce mot est un lieu commun du discours paysagiste. Nous l'employons ici dans son sens faible, qui n'implique nullement l'idée d'un décodage ou d'une analyse extérieure au projet, mais plutôt celle d'un choix et d'une mise en évidence des « prises » que le paysage offre à ce projet. On comprend que Michel Corajoud préfère parler de « l'épreuve du paysage » (« Le paysage comme synthèse » in *Composer le paysage*, Champ Vallon, 1989).

14. L'expression est de Michel Vernes à propos des jardins d'Alphand, « Du jardin de ville à la ville jardin », *Pages-paysages* n° 2.

développement d'un nouveau type de tracé, largement ouvert, et pour un nouveau mode de répartition des diverses fonctions urbaines.

Les expériences suburbaines ont ainsi préparé le terrain pour l'apparition d'une forme d'urbanisme supérieur qui n'atteint nulle part encore un point de perfection, mais qui cherche les moyens de définir de façon nouvelle la fonction dynamique de centre d'attraction et la fonction statique de réceptacle. La banlieue ne semble plus déjà qu'un souvenir du passé, englobée dans le large périmètre d'urbanisation, mais l'expérience acquise par les architectes dans les constructions de banlieue doit s'incorporer en fin de compte au concept de la cité moderne », (*La Cité à travers l'histoire*, Scuil, 1964, p. 610).

15. Il serait intéressant de s'interroger ici sur les rapports implicites de la lecture paysagiste contemporaine et du cinéma, lequel, vu la saturation locale du paysage contemporain, est probablement le moyen de représentation le plus apte à explorer et à révéler des sites, justement grâce à ces mises en relation que sont la séquence, le travelling, etc. Il n'est à cet égard pas étonnant que les cinéastes se signalent parmi les témoins les plus concernés des mutations du paysage urbain, suburbain ou rural. Ainsi Nanni Moretti, Wim Wenders ou Éric Rohmer (cf notre article « Notes sur l'espace public comme paysage », note 1). Pour prendre ici un exemple parmi tant d'autres, nous pensons au cas de Rossellini, non seulement pour *Allemagne, année zéro*, mais plus encore pour « Il Miracolo », second bijou de *L'Amore*, où Anna Magnani nous guide dans un vivant Poussin.

16. C'est ce débordement ou déplacement de la commande qui permet au projet de paysage de prendre une autre dimension que celle de l'espace vert. À l'issue de chacune de ses conférences publiques, raconte Georges Hargreaves, « a practitioner will come up and say, "Boy, I wish I had this project". And I say, "You do". And he says, "Well, I don't have those kinds of clients". And I say, "You do". »

17. Jacques Lucan, « L'irrésistible ascension des paysagistes », *Le Moniteur architecture-AMC* n° 44, septembre 1993.

18. Cf. Arnaud Maurières, « Paysage, botanique et écologie », in *Dans les jardins de Roberto Burle Marx*, Actes Sud, 1994.

19. Michel Racine, « Roberto Burle Marx, le chaînon manquant », *ibid.*

20. L'importance de Robert Smithson vient en particulier de ce qu'il est le premier des *Land artists* à interroger décidément la tradition du paysage et aussi à la revendiquer dans son célèbre essai « Frederick Law Olmsted and the dialectical landscape » (*Artforum*, février 1973, repris in *The Writings of Robert Smithson*, Nancy Holt éd., New York University Press, 1979 ; et traduit en français par Gilles A. Tiberghien dans *Land Art*, Carré, 1993).

21. Je renvoie le lecteur au catalogue déjà mentionné *Het Landschap / The Landscape* (Anvers, de Singel, mars 1995), où sont publiées, à la suite d'une première version du présent article, quatre études consacrées aux traditions nationales respectives des paysagistes présentés : 1. « Form, reform (and American landscape architecture) » par Mark Treib, 2. « Of site and time. French landscape architecture in the twentieth century » par Dorothée Imbert, 3. « The tradition of the new. West 8 and the Dutch landscape » par Bart Lootsma, et « José Antonio Martínez Lapeña & Elias Torres Tur » par Eduard Bru, ainsi qu'un court essai sur le cas belge : « Landscape without a home. A plea for landscape architecture in Belgium » par Steven Jacobs.

22. « Les cités (de la banlieue) ne sont pas des "cités-zapping" et si elle est récente, leur histoire n'en est pas moins riche, diversifiée, attachante. Le "zapping" urbain n'est pas inéluctable, et, sans aucune nostalgie car il n'y a pas d'état antérieur faisant référence, nous rêvons à des villes ancrées dans leur paysage, où l'on ressent les pentes, la fraîcheur des vallons, où l'on puisse suivre l'écoulement de l'eau, le cycle des saisons. Des villes où l'on mesure les distances, où il fasse nuit, où le temps s'inscrive sur le sol, sur la peau du paysage. Pour retrouver sa dignité, l'architecture doit savoir résister : métaphoriquement, prendre le maquis », (Michel Desvignes et Christine Dalnoky, « Parcours dans le paysage des Hauts-de-Seine », *Topos* n° 13, mai 1994).

23. Nous ne faisons en cela que reprendre, en la complétant, une suggestion du « jardiniste » André Véra, lorsqu'il insistait avant-guerre sur l'urgence qu'il y avait à se soucier de « ruralisme » autant que d'urbanisme (Véra, « Une phase nouvelle dans l'évolution du jardin », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, avril 1937, p. 3, cité par Dorothée Imbert in *Het Landschap*, op. cit., p. 65).

24. « La forme librement ouverte de la banlieue ne rappelle que de très loin le solide réceptacle de pierre édifié par la civilisation néolithique récente ; elle n'en a pas moins servi de terrain d'expérience pour le